Beat Lippert

13 septembre - 20 octobre 2012

Pour l'ouverture de la saison 2012-13, TMproject poursuit sa collaboration avec l'artiste suisse Beat Lippert (Lausanne, 1977-) et présente un ensemble de travaux inédits, comprenant installation, sculptures et film.
Duplication, mutation et appropriation sont les trois principaux axes de la réflexion engagée par l'artiste sur les modes de perception de l'objet-art et d'élaboration du discours critique.
Poursuivant sa typologie du faux-semblant, il s'interroge sur l'usure du regard et les limites de l'intervention artistique. Tout devient alors affaire de contextualisation.
La série de travaux intitulés Duplication, initiée en 2007, consiste généralement en l'extraction d'un élément du monde naturel et sa reproduction de masse en résine synthétique.
Avec Duplication 10, Beat Lippert apporte une nouvelle pierre à l'édification en trompe-l'oeil d'un univers parallèle : le moulage creux induit une perte de poids, certes indécelable, mais qui modifie radicalement les paramètres physiques de l'objet. Entre copie et contre-façon, la présentation par paire accentue encore le glissement identitaire.
Si le matériau de base est le même, le processus mis en oeuvre pour les Chimérisations diffère profondément. On y retrouve le moulage en résine, mais dans ce cas, il génère un exemplaire unique sur lequel des fragments de l'original apparaissent par un phénomène de transfert.
A l'inverse de la pierre dupliquée, les figurines ainsi produites sont beaucoup plus massives que les peluches qui leur ont donné corps et subissent toute une série d'accidents de naissance. Elles évoquent une statuaire primitive et le domaine de l'archéologie, cher à l'artiste. Mais ici, le champ de fouilles est la mémoire du spectateur, insidieusement renvoyé au monde inquiétant de l'enfance, berceau de nos illusions et de nos terreurs.

Chimérisations, 2012, résine et sable

Duplications, 2012, résine et pigments, 16x18x16cm chacune

Sepultura

On pourrait penser que *Sepultura* traite d'une certaine relation à la mort et au culte que l'on voue aux défunts, mais il n'en est rien. Le malentendu résiderait sans doute dans l'emploi d'une série d'accessoires qui sont tour à tour recouverts par des pierres, peints, transportés et finalement malmenés à la masse. Ces accessoires sont les résidus d'une installation de Beat Lippert réalisée dans le cadre de Territoires, Bex & Arts 2011 : la copie conforme du cimetière de la dynastie légataire du parc sur lequel la triennale en pleine air de sculpture suisse contemporaine se déploie depuis 1987.
Il s'agit de récupérer une œuvre produite dans un contexte précis en vue d'une recherche plastique. Dans le cadre de *Sepultura*, peu importe l'origine des pierres tombales qui ne sont en fait qu'un leurre, une série de faux monuments funéraires de polystyrène. Ces derniers sont les éléments déclencheurs d'actions liées au fait de sculpter, de peindre, de dessiner et de performer. Il s'agit de gestes fondamentaux pratiqués dès l'enfance, fonctionnels pour certains, existentiels pour d'autres, élémentaires ou sophistiqués.

Manutention de volumes minéraux lourds, au fond d'une grotte, où le poids des choses est révélé par une musculature dont la qualité esthétique est issue d'un exercice répété et puissant du corps. A force de vouloir ensevelir sa tombe, même fictive, elle ne devient que plus massive : une rocaille gigantesque pourrait jaillir de cet exercice qui suggère Sisyphe.
La peinture caresse mais néanmoins se fait couvrante, oscillant entre la brillance de l'instant présent et la qualité opaque du temps écoulé qui ne reviendra pas. L'épitaphe est couverte, mais le fait que les lettres soient inscrites en bas ou haut-relief les rend de plus en plus visibles, malgré la peinture. En parallèle, on marque au spray les contours de la croix chrétienne, ou alors, par un coup de masse droit dans l'axe, on désacralise le symbole de la crucifixion.

En fin de compte, les gestes obsessionnels de destruction révèlent les paroles bibliques qui apparaissent paradoxalement d'autant plus puissantes et indestructibles que le corps du polystyrène écumé blanc et vain.

Donatella Bernardi